

Un industriel qui travaille le lin sur une grande échelle nous écrivait :

"Tout ce que les savants et les demi-savants ont essayé pour corriger l'eau, en y introduisant des acides, des alcalis, etc., a complètement échoué. La chimie artificielle peut imiter de loin la chimie naturelle, mais non l'égaliser. On ne récoltera jamais en serre chaude des fruits ayant la même saveur que ceux dont la croissance a eu lieu en plein air."

Cet industriel, dont nous connaissons la haute intelligence, aurait le plus grand intérêt à faire usage d'un rouissage industriel, puisqu'il fait rouir à l'eau plusieurs millions de livres de lin chaque année. Malheureusement les essais auxquels il s'est livré ont été infructueux, et, malgré une certaine apparence de réussite, il reconnaissait plus tard dans l'emploi des filasses que les résultats laissaient beaucoup à désirer.

On s'est imaginé que, pour rouir du chanvre et du lin, il suffisait de dissoudre la gomme d'une façon quelconque, et on s'est dit : puisque le rouissage a lieu plus rapidement dans de l'eau à température élevée, faisons usage d'eau chaude ; en quelques heures la pectine se sera transformée, et nous pourrions opérer le teillage. Ce résultat n'a pas fait défaut ; mais la filasse obtenue était de qualité inférieure, elle manquait de souplesse, d'élasticité, était plus cassante, etc. Il a donc fallu renoncer à ce procédé.

D'autres ont pensé qu'en introduisant un jet de vapeur continu au milieu d'un tas de chanvre ou de lin placé dans un bac on remplacerait parfaitement le rouissage à l'eau ; le travail pourrait ainsi avoir lieu plus rapidement, mais avec plus de dépense qu'en faisant usage de l'eau ordinaire. Les inventeurs de cette méthode ont encore éprouvé de nombreuses déceptions.

On a cherché aussi à introduire dans l'eau divers ingrédients pour l'empêcher de se corrompre et par conséquent faire disparaître la mauvaise odeur. Ainsi nous avons été chargé par la Société d'Agriculture de Grenoble de faire des expériences sur un système dans lequel on mélangeait avec l'eau une petite quantité d'acide sulfurique, puis on opérait par immersion et par arrosage journalier. Nous n'avons rien obtenu de bon.

Enfin tous les rouissages chimiques que nous avons vu mettre en œuvre ont laissé beaucoup à désirer.

Il se produit à ce qu'il paraît dans l'eau des réactions lentes qui, tout en dissolvant la gomme, nourrissent aussi la filasse. A-t-on jamais pu parvenir à tanner du cuir dans de bonnes conditions en se servant de moyens chimiques, d'eau chaude, etc., etc., et en accélérant ainsi les réactions produites par le tannin ? On a bien cherché, et l'on n'a rien trouvé encore qui puisse remplacer le tannage, qui n'est complet qu'après quinze à dix-huit mois.

Nous croyons donc devoir dire avec M. de Dombasle :

"Au surplus, lorsqu'on y réfléchit bien, on comprend que c'était la donner à l'industrie une fausse direction. Le rouissage est une opération sûre entre des mains exercées, et

n'a nullement, pour la salubrité des hommes, les inconvénients qu'on a longtemps signalés. Si cette pratique était une invention de nos jours, on la citerait comme une admirable découverte."

La culture du lin se rapproche tellement de celle du chanvre que nous croyons inutile de répéter ce que nous avons déjà dit relativement à la préparation du sol, les soins d'entretien et enfin le rouissage. D'autant plus que cette culture est connue de la plupart de nos cultivateurs qui la font annuellement sur une étendue plus ou moins grande relativement aux besoins de la famille.

CULTURE DES ARBRES FRUITIERS.

LE POMMIER.—*Ses dénominations—sa multiplication—sa taille—ses maladies—ses fruits.*—Le Pommier, *Malus communis*, Jussieu *Malus mitis*, Wallich, tire son nom latin du grec *mélon* qui désignait le fruit du Pommier. Linné l'avait confondu dans un même genre avec le Poirier et l'avait nommé *Pyrus Malus*, le rangeant dans la famille des Rosacées, mais après lui Jussieu en a fait un genre séparé et De Candolle, avec un grand nombre de botanistes modernes, l'ont choisi pour être le type d'une nouvelle famille qu'ils ont démembrée des Rosacées de Jussieu sous le nom de *Panacées*.

Le Pommier commun est originaire de l'Europe et de l'Asie ; il a été importé en Amérique. Les *Crab Apples* des Etats-Unis (Pommier à bouquet, *Malus coronaria*, Miller, et Pommier à feuilles étroites, *Malus angustifolia*, Michaux) originaires de la Virginie et de la Caroline, sont assez différents du Pommier commun pour avoir été élevés par les botanistes au rang d'espèces distinctes et nettement caractérisées.

Le Pommier commun est un arbre de 20 à 30 pieds de hauteur, à écorce crevassée, rude et blanchâtre, à branches raides, courbées et étalées. Feuilles à bords ondulés cotonneux, ovales, aiguës, laineuses inférieurement de même que le cabie et les pédoncules. Les fleurs en petites ombelles quelquefois corymboides sont d'un blanc rose et se montrent en même temps que les feuilles sur des petits rameaux particuliers qu'on nomme dards ; les pétales sont brièvement onguiculés et les cinq styles sont soudés ensembles à la base. Ses dards après leur première production se convertissent d'ordinaire à leur sommet en une espèce de bourse qui en émettant elle-même de nouveaux dards devient ainsi fructifère pendant des années. Le fruit du Pommier à saveur aigre ou douce, varie à l'infini dans la culture depuis un ponce jusqu'à cinq pouces de diamètre.

Le Pommier a des racines plutôt traçantes que pivotantes, aussi n'exige-t-il pas une terre absolument profonde. Une bonne terre forte douce, rable, un peu humide, est celle qui lui convient davantage, bien qu'il puisse réussir à peu près dans tous les terrains avec des soins convenables. Un sous-sol de gravier aride ou de glaise pure qui ne serait recouvert que par une couche arable de 7 à 8 pouces, serait presque le seul terrain dans lequel il ne pourrait réussir encore pourrait-on dans ce cas défoncer ce sous-sol pour le changer, soit en entier ou